

## In Memoriam Joan Bastardas i Parera (1919-2009)

Il y a dans la vie des situations pour lesquelles ni la vie elle-même ni l'académie ne nous ont préparés et, lorsque ces situations se présentent, elles nous obligent à réviser notre propre vie, à regarder en arrière dans la mesure où nous croyons que notre existence coïncide avec celle d'autres personnes ou bien qu'elle s'est déroulée parallèle à ces vies qui ne sont plus. C'est un processus douloureux, puisqu'il aboutit à ce moment précis où d'une manière définitive nous devons affronter une réalité que l'on a essayé d'esquiver, tout en ayant claire conscience de l'inexorable fuite du temps.

J'ai fait la connaissance du professeur Joan Bastardas en 1971, lorsque je suis arrivé à Barcelone pour m'inscrire à la Faculté de Lettres, en troisième année, spécialité en Lettres Classiques, ayant fait les deux premières années à Palma de Majorque, ma ville d'origine. Quoique de façon un peu floue, c'était bien lui le point de repère, la référence que Pere Mulet, le professeur de latin à l'*Estudio General Luliano* de Palma de Majorque, avait donnée au trio de Majorquins (Gemma Pascual, Natividad Figuerola et celui qui signe ces lignes) qui un beau jour débarqua à Barcelone. Dès notre arrivée à ce vénérable et cher édifice de l'université, au premier étage, près de la bibliothèque de latin, nous allâmes vers un groupe de professeurs qui était là, à parler tranquillement, pour nous enquérir du docteur Bastardas. L'un d'eux nous répondit en le montrant : «Le garçon (*chico*), là-bas». Notre surprise fut telle qu'elle perdure encore. Comment Bastardas, qui avait alors environ cinquante-trois ans, pouvait-il avoir l'air d'un «garçon»? Il ne portait pas encore cette barbe touffue qui allait le caractériser plus tard, mais de toute façon il était loin d'avoir l'allure d'un tout jeune homme. Néanmoins, il était bien là, en train de ramoner et débourrer sa pipe, qui tant d'années l'a accompagné. À ce qu'il me semble, il n'y eut rien d'autre de spécial durant cette première rencontre, qui marqua, en tout cas, le début d'une relation qui devait s'étendre sur une durée de trente-huit ans. Et c'est sûrement cette absence d'éléments extraordinaires qui caractérise les relations avec Joan Bastardas, fait qui oblige à éviter tout sentimentalisme.

Bastardas était d'une amabilité extrême et toujours obligeant, mais en même temps très réservé et jaloux de son intimité. Mme Teresa Gracia, sa collaboratrice, nous a raconté naguère comment ceux qui travaillaient avec lui au *Consejo Superior de Investigaciones Científicas* (CSIC) de la rue Egipcíacas (où se rédigeait alors et se rédige toujours le *Glossarium Mediae Latinitatis Cataloniae*) apprirent qu'un événement s'était produit dans sa vie familiale : en effet, rompant avec « la routine » que lui-même avait établie, c'est-à-dire sa présence systématique tous les après-midi, il téléphona et s'excusa de son absence ce jour-là. La cause ? La naissance d'un fils. Par respect pour sa façon d'être, tout le monde comprendra que je ne veuille pas, et – qui plus est – que je ne puisse pas me laisser aller à un sentimentalisme qu'il aurait jugé de mauvais aloi.

Cette façon d'être, simple et éloignée de toute ostentation, se retrouve aussi dans son activité scientifique et académique. Rien de mieux pour illustrer cette réalité que de rapporter un épisode qui eut lieu au cours d'un repas où nous fêtions ensemble – lui-même et plusieurs de ses disciples – ses soixante-dix ans. À un moment donné, il s'adressa à nous et, tout en nous remerciant pour cette réunion, il fit allusion à l'organisation éventuelle d'un hommage public, suggérée par quelques participants ; il nous enjoignit avec une douceur non exempte de fermeté d'oublier à jamais l'idée d'un tel hommage, ni de son vivant, ni après sa mort. Frappés par ces paroles, nous n'avons jamais pu les oublier, et c'est ainsi que, vingt ans après, nous tâchons de lui rendre hommage sans oser cependant dépasser la ligne rouge que lui-même avait tracée. J'espère que ces mots que j'écris, guidé par l'admiration et le respect les plus profonds, ne la franchissent pas.

D'autre part, c'était une personne engagée : à l'égard de son pays, de sa patrie, la Catalogne, et évidemment de sa langue, le catalan. Les circonstances historiques, connues de tous, le privèrent de l'exercice public de cet engagement. D'un côté, le moment où il aurait pu exercer une action politique arriva trop tard pour lui, qui venait d'une famille d'hommes politiques (son père avait été le premier maire élu par voie de suffrage à Barcelone, 1906-1909). Quant à la langue, pendant de longues années, il se vit dans l'obligation de dissimuler son attachement et son intérêt pour elle. C'est seulement sous cette perspective que l'on peut comprendre la souffrance d'une personne qui s'est vue contrainte à rédiger uniquement en espagnol un dictionnaire sur le moment où commençait à poindre le catalan ; la souffrance d'une personne privée de la possibilité d'écrire en catalan le faire-part de la mort de son père (1944). Tout cela aide à saisir le pourquoi de l'insistance de Bastardas à se définir comme « latiniste et romaniste ».

Joan Bastardas i Parera naquit à Barcelone où il exerça presque exclusivement son activité académique et professionnelle, en particulier à l'Université de Barcelone. C'est dans cette dernière qu'il fit ses études et obtint, en 1944, sa licence ès Lettres, spécialité de Lettres Classiques. Il suivit les cours des

professeurs Joan Petit et Mariano Bassols de Climent, desquels il fut le disciple. On peut citer parmi ses camarades d'étude Sebastià Mariner Bigorra, latiniste renommé. Toujours à l'Université de Barcelone, il fut assistant (1947), maître de conférences (1967) et professeur (1976); puis professeur émérite (à partir de 1987). Pendant ces longues et fécondes années vouées à l'enseignement, il se révéla un grand professeur, associant la volonté d'être compris et la précision théorique à un talent notable pour provoquer l'étonnement. On a dit de lui que dans ses classes on expliquait peu de choses, on en examinait beaucoup et on discutait sur tout. Il pouvait, par exemple, commencer son cours de latin vulgaire en posant un problème très simple : pourquoi le latin *quinque* donne-t-il en espagnol *cinco* et *quindecim*, par contre, *quince*? Les étudiants qui sortaient de cette première classe, où ils avaient pu intervenir de manière très active, avaient découvert par eux-mêmes ce qu'est une loi phonétique, ce qu'est la chronologie relative et aussi que les solutions romanes peuvent être diverses. Si le cours portait sur la langue et la littérature latines médiévales et que l'on commentait en classe un *planctus* d'Abélard, l'étudiant découvrait que la poésie latine chantée au XII<sup>e</sup> siècle n'avait pas encore perdu son pouvoir d'émouvoir le lecteur actuel. Il faudrait ajouter à cela la stupeur qu'éveilla chez des générations d'étudiants sa façon de s'enquérir de la capacité de son auditoire à distinguer à cinquante mètres de distance un chêne d'un chêne-vert. Idée fantasque, si l'on veut, mais il entendait souligner ainsi les difficultés qu'éprouvent les citadins actuels à comprendre un monde et une littérature dont le fondement ou la topique appartiennent au monde rural.

L'activité de Joan Bastardas comme chercheur est associée généralement au latin du Moyen Âge, mais cela n'a pas été son seul sujet de recherche. Certes, la publication de sa thèse doctorale en 1953 marqua de façon décisive l'avenir de ses recherches, grâce, en particulier, à l'énorme succès et au prestige dont elle jouit dans les milieux académiques européens. Pendant des années, cette œuvre, *Particularidades sintácticas del latín medieval (cartularios españoles de los siglos VII al XI)*, avec une préface de Dag Norberg (Barcelone: CSIC, Escuela de Filología de Barcelona, 1953), fut un des rares livres espagnols à figurer dans les bibliographies européennes. Et, à côté de la syntaxe, il faut aussi mentionner la sémantique, le lexique et la lexicographie, l'autre ensemble vers lequel convergeaient ses intérêts linguistiques, dans le domaine du latin médiéval. Nous devons citer ici et mettre en relief le *Glossarium Mediae Latinitatis Cataloniae*, conditum ab M. Bassols de Climent, conficiendum curavit I. Bastardas, vol. I (A-D) (Barcelone: CSIC – Institució Milà i Fontanals, Universitat de Barcelona, Institut d'Estudis Catalans, 1960-1986); Fasc. 11: F (Barcelone: CSIC, 2001) et Fasc. 12: G (Barcelone: CSIC, 2006). Il s'agit d'une œuvre de référence indispensable, à laquelle il consacra de nombreuses années d'efforts et dont la continuité, souvent menacée, dut souvent l'empêcher de dormir. Nombreux sont ses articles sur des problèmes de vocabulaire qui se

rappellent au passage du latin aux langues romanes et aux influences que ces questions lexicales eurent parfois sur les habitudes et les erreurs des lettrés du Moyen Âge qui rédigeaient leurs documents en latin. Nous voulons rappeler ici en particulier l'article consacré à gloser le rôle joué par la toponymie dans la formation de certains anthroponymes espagnols comme par exemple *Lorente* ou *Vicente* («Antropónimos condicionados por topónimos», *Revista de Filología Española* 39, 1955, pp. 61-79); l'étude où il fouille la fonction des noms des jours de la semaine dans la fixation des noms propres de personne («Els noms dels dies de la setmana en l'onomàstica catalana», *Estudis Romànics* 13, 1963-1968, pp. 225-236), ou plusieurs de ses articles consacrés à étudier les inventions et vicissitudes se cachant souvent derrière des textes dont l'interprétation est plus difficile qu'on ne pense («Mots fantasmés en el llatí medieval», *Estudis Romànics* 8, 1961 [1966], pp. 1-8; «Nota sobre la influència dels glossaris en el llatí medieval català (segles X-XI)», *In memoriam Carles Riba*, Barcelona: Ariel-Institut d'Estudis Hel·lènics-Departament de Filologia Clàssica, 1973, pp. 53-60; «El testamento de Riculfo, obispo de Elna, y el *Glossarium* de Du Cange», *Bivium. Homenaje a Manuel Cecilio Díaz y Díaz*, Madrid: Gredos, 1983, pp. 31-39; «Els singulars en -s en el català preliterari: el cas atribut», *Symbolae Ludovico Mitxelena oblatae*, Victoria-Gasteiz, 1985, vol. I, pp. 657-665). Tous ces articles et quelques autres ont été réunis – et beaucoup d'entre eux révisés – pour former un recueil tout à fait remarquable: *La llengua catalana mil anys enrere* (Barcelona: Curial, 1995). Cet ouvrage s'ouvre sur une description à la fois synthétique et très complète de ce que pouvait être le catalan quand ce n'était pas encore du catalan («El català preliterari», *Actes del Quart Col·loqui Internacional de Llengua i Literatura Catalanes*, Barcelona: Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1977, pp. 37-64). Et je souligne ce fait parce qu'un des grands talents du professeur Bastardas était justement celui-ci: donner de grandes synthèses sur de grands sujets en introduisant discrètement dans l'exposé ses propres découvertes. C'est ce qu'il fit justement dans sa présentation magistrale du latin médiéval réalisée pour l'*Enciclopedia Lingüística Hispánica* («El latín de la Península Ibérica: el latín medieval», *Enciclopedia Lingüística Hispánica*, Madrid: CSIC, 1960, vol. I, pp. 251-290) ou dans une étude très utile sur le latin des chrétiens («El latín de los cristianos: estado actual de su problemática», *Boletín del Instituto de Estudios Helénicos* 7/2, 1973, pp. 5-17), fruit d'une conférence prononcée dans un des rares congrès auxquels il se permit d'assister.

Un autre centre d'intérêt pour Bastardas fut celui de la première codification législative de la Catalogne, les *Vsatici Barchinonae*. Ce sujet, dans une certaine mesure, lui fut légué par Ramon d'Abadal, qui sut lui transmettre sa passion pour un texte de composition problématique, dont l'importance historique n'a pas toujours été suffisamment reconnue. À une première approche (*Sobre la problemàtica dels Usatges de Barcelona: discurs llegit el dia 10 de març*

de 1977 en l'acte de recepció pública de Joan Bastardas i Parera a la Reial Acadèmia de Bones lletres de Barcelona, contestació de Josep M. Font i Rius, Barcelona: Reial Acadèmia de Bones Lletres de Barcelona, 1977), succéda, bien des années après, une proposition d'établissement du texte, qui longtemps encore fera autorité (*Usatges de Barcelona: el codi a mitjan segle XII: establiment del text llatí i edició de la versió catalana del manuscrit del segle XIII de l'arxiu de la Corona d'Aragó de Barcelona*, a cura de Joan Bastardas, en col·laboració amb Teresa Gràcia, Lluïsa de Nadal i Pere Puig i Ustrell, Barcelona: Fundació Noguera, 1984; 2a. ed. 1991). Même si sa tâche principale, à laquelle il se voua avant tout, fut la création et l'élaboration du *Glossarium Mediae Latinitatis Cataloniae*, elle ne l'empêcha pas d'être souvent séduit par des sujets juridiques, auxquels il revint toujours, d'une manière, pourrions-nous dire, cyclique, comme le montrent les travaux suivants: «Dos judicis antics (segles IX i XI); la pràctica judicial en el període de la formació nacional de Catalunya», *Documents jurídics de la història de Catalunya*, Barcelona: Generalitat de Catalunya, Departament de Justícia, 1991, pp. 23-30; «Sobre la cronologia i significació de l'usatge *Quoniam per iniquum principem*», *Estudis Universitaris Catalans* 30, 1994, pp. 85-106.

À partir des années 80, en pleine maturité, il augmenta notablement sa production scientifique et lui donna une orientation nouvelle vers la langue et la littérature catalanes, ce que manifestent les articles suivants: «Nota sobre la omisió del pronom reflexiu en la construcció factitiva fer + infinitiu», *Randa* 10, 1980, pp. 5-24; «La terra submergida i altres motius ovidians en *L'Atlàntida* de Verdager», *Estudis de llengua i literatura catalanes* 1, 1980, pp. 249-264; «*Els camins del mar* en la poesia catalana del segle XX», *Homenatge a Antoni Comas*, Barcelona: Universitat de Barcelona, 1985, pp. 39-54; «El suïcidi literari de Camar. Una nota sobre el primer humanisme català en la novel·la Curial i Güelfa», *Estudis de llengua i literatura catalana* 14, 1987, pp. 255-263; «Una anàlisi de l'expressivitat lexical feta sobre els mots que signifiquen 'besada'», *La Corona d'Aragó i les llengües romàniques: Miscel·lània d'homenatge per a Germà Colon*, Tübingen: Narr, 1989, pp. 349-358; «Tu autem», *Homenaje al profesor Antonio Vilanova*, Barcelona: Universitat de Barcelona, Departament de Filologia Espanyola, 1989, vol. I, pp. 791-806; «*Fembra i dona* en *Lo somni* de Bernat Metge», *Revista de l'Alguer* 4, 1993, pp. 11-20. Tous ces articles et d'autres ont été recueillis sous forme d'un livre au titre évocateur: «*Els camins del mar*» i altres estudis de llengua i literatura catalanes, Barcelona: Edicions 62, 1998.

Les années suivantes, toutefois sans jamais laisser de côté le *Glossarium Mediae Latinitatis Cataloniae*, il poursuivit ses recherches sur des questions dont il s'était occupé toute sa vie et publia une très intéressante série de petites *notulae* – c'est ce nom qu'il aimait leur donner –, qui, semblables à des piqûres d'aiguillon, touchent et résolvent brièvement et avec art des problèmes philo-

logiques complexes. Deux exemples seulement: «Què vol dir micròfon? Què vol dir microfonia?», *La cultura catalana en projecció de futur: Homenatge a Josep Massot i Muntaner*, Castelló de la Plana: Publicacions de la Universitat Jaume I, 2004, pp. 93-110; «Dues notes filològiques sobre com el llatí ‘vota’ assumí el significat de ‘noces’ i sobre l’establiment del nom de lloc Vilopriu», *Estudis de llengua i literatura catalanes* 53, 2006, pp. 207-214. S’ajoutent à cela deux présents, deux magnifiques travaux pleins de finesse et de perspicacité; le premier est une analyse très détaillée des problèmes liés au célèbre poème latin sur le Cid: «Sobre el *Carmen Campidoctoris*», *Anuari de Filologia* 21, *Secció D. Studia graeca et latina* 9, 1998-1999 [2001], pp. 9-38; le deuxième est une étude des comportements pragmatiques du roi-écrivain par excellence de la littérature catalane, Jacques I<sup>er</sup>: «Comentari al § 74 del *Llibre dels fets del rei en Jaume I* i altres coses sobre ‘el millor llibre del món’», *Llengua & Literatura* 18, 2007, pp. 353-370.

Citons en dernier lieu deux œuvres spécialement significatives. La première, *Diàlegs sobre la meravellosa història dels nostres mots*, Barcelona: Edicions 62, 1996, est sûrement l’œuvre qui l’a le plus amusé. Il s’agit d’un petit ouvrage de sémantique et de lexicologie historiques sous forme de dialogues, classiques, médiévaux ou humanistes, écrits avec beaucoup de rigueur dans un style simple et élégant, où le maître (jamais il n’accepta qu’il pouvait s’agir de lui-même) dialogue avec un élève (nous nous y retrouvons tous représentés). La deuxième œuvre, en fait la dernière qu’il écrivit, a sa petite histoire que je me sens dans l’obligation de raconter. Depuis longtemps, Joan Bastardas préparait la traduction d’une lettre de Pétrarque, l’*Epistula Posteritati*, dont je crois pouvoir assurer qu’il la considérait en quelque sorte comme son testament académique. Un jour que nous parlions de sa publication éventuelle, nous nous rendîmes compte que cette lettre manquait d’ampleur pour former un livre. Pour résoudre le problème, je lui proposai de traduire moi-même une autre lettre de Pétrarque et de compléter ainsi le petit opuscule. Je peux avouer maintenant que le choix de la lettre fut prémédité. Je retins la lettre adressée à Boccace et sous-titrée *De non interrompendo per etatem studio*. Ce fut mon modeste et dernier hommage. Il n’y eut pas de commentaire; tous deux, nous savions, et tous deux, nous nous sommes tus. Telle fut la genèse de: *Petrarca: Carta a la posteritat; Carta a Giovanni Boccaccio*, trad. de Joan Bastardas i Pere-J. Quetglas, Martorell: Adesiara, 2007.

La thèse doctorale de Joan Bastardas, préfacée par Dag Norberg, obtint le «prix extraordinaire» de doctorat et le prix «Antonio de Nebrija» en 1951. Le professeur Bastardas fut membre de la section philologique de l’*Institut d’Estudis Catalans* à partir de 1972, vice-président de cette section de 1983 à 1986 et directeur des *Oficines Lexicogràfiques* de cette institution de 1990 à 1992. Il fut aussi membre de la *Reial Acadèmia de Bones Lletres* et directeur de l’Institut de Philologie de l’Institution Milà i Fontanals du CSIC (1980-1984). Il reçut la

croix de Sant Jordi de la *Generalitat* de Catalogne (1991), le XV<sup>e</sup> prix «Manuel Sanchis Guarner» pour l'unité de la langue catalane (1996), ainsi que le prix à l'auteur du meilleur essai en catalan publié en 1994-1996, décerné en 1997 par l'Institution des Lettres Catalanes.

Mais au-delà de tout ce qui a été dit antérieurement, il faudrait s'arrêter et insister sur un trait essentiel et propre à Joan Bastardas. Tout au long de sa vie académique, il a exercé un vrai labeur de 'secourisme scientifique', dont nous avons été légion à bénéficier. Les articles de collègues et disciples qui sont passés par ses mains et ont été soumis à un méticuleux travail à la lime sont innombrables. C'est une nouvelle preuve, et très évidente, de sa sagacité philologique et de son énorme intuition pour détecter les erreurs, facultés dont il était pleinement conscient et qu'il était fier – avec raison – de mettre au service des autres. C'est à lui que l'on doit la continuité de l'École de Philologie Latine de Barcelone, dans le sillage de Joaquim Balcells et M. Bassols de Climent, et la continuité aussi des recherches de Lluís Nicolau d'Olwer sur le latin du Moyen Âge. Nous qui sommes investis de la responsabilité de poursuivre son œuvre et qui nous voyons dans l'impossibilité de l'égaliser, nous viserons au moins à être dignes d'elle.

Pere-J. QUETGLAS